



LAURENCE VIVARÈS

La vie
a parfois
un goût
de ristretto

● Roman
EYROLLES

Lucie, styliste parisienne, revient seule, sur les lieux où son histoire d'amour s'est échouée pour essayer de comprendre, de se confronter à son chagrin, de recoloriser ses souvenirs, et peut-être de guérir. Ce voyage intérieur et extérieur la conduit à Venise, trouble et mystérieuse en novembre, pendant la période de l'*acqua alta*. Au rythme d'une douce errance, Lucie vit trois jours intenses, sous le charme nostalgique de la ville. En compagnie de Vénitiens qui croiseront providentiellement sa route, un architecte et sa sœur, une aveugle, un photographe, elle ouvre une nouvelle page de son histoire.

« Chaque millimètre de sa peau était sensible. Dans la lumière voilée, toutes les couleurs de cette journée de novembre à Venise se déployaient, flatteuses et reposantes. Le contraire du noir ce n'était pas le blanc, mais bien la couleur. C'était simple, mais elle ne le découvrait que maintenant. »



© Félicien Delorme

*Laurence Vivarès est publicitaire.
Elle nourrit depuis toujours une passion secrète
pour l'écriture et signe ici son premier roman
en faisant son « coming out » d'auteur.*



www.editions-eyrolles.com
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

En couverture : © yulkapopkova/GettyImages
Studio Eyrolles © Editions Eyrolles

Code éditeur : 657006
ISBN : 978-2-212-57006-9

**La vie a parfois
un goût de ristretto**

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Éditrice externe : Agnès Marot

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2018
ISBN : 978-2-212-57006-9

LAURENCE VIVARÈS

**La vie a parfois
un goût de ristretto**

Trois jours à Venise

● Roman
EYROLLES

À Victor, Léo, Oscar.

Premier jour

Vendredi

*«Nous nous tenons dans notre ombre
Et nous nous étonnons qu'il fasse sombre.»*

KOAN ZEN

1

Pension de l'Accademia, sestiere Dorsoduro

*« Ce bon élixir, le café
Met dans nos cœurs
sa flamme noire »*

THÉODORE DE BANVILLE

Amer, l'expresso serré dans la petite tasse blanche posée sur une table joliment dressée. Amer, comme quelques jours à Venise au mois de novembre en période d'*acqua alta*, quand la mer et le ciel se mélangent dans une confusion de bleus, de gris, de vert pâle.

Où commence l'eau et où s'arrête la terre ?

La porcelaine fit un petit « clic » au contact de la soucoupe.

Lucie venait de finir la dernière goutte de son expresso, dans une pension vénitienne de l'Accademia avec vue sur le canal. Ce matin-là, le premier vol Paris-Venise l'avait déposée seule à l'aéroport Marco-Polo. Elle s'était laissée porter, encore endormie, par le vaporetto, tout enveloppée de sa nuit parisienne et des images des défilés de la dernière saison, qui avaient inauguré sa nouvelle collection.

Elle avait tellement travaillé pour en arriver là, tellement donné, jusqu'à minuter la moindre de ses journées, maîtrisant chaque détail et oubliant sa propre vie. Ses modèles structurés de noir et de blanc avaient été accueillis avec enthousiasme, mais cette préparation éreintante l'avait épuisée, vidée... Derrière les flashes, les lumières, les silhouettes longilignes de la *fashion week*, planait un souvenir, présent et diffus comme une douleur... Celui-là même qui l'avait guidée en ce lieu. Cet amour échoué à Venise quelques mois auparavant, et dont elle n'arrivait pas à se défaire. L'amour à Venise. Quel cliché éculé!

Lorsque, avec Laurent, ils avaient décidé de cette escapade romantique, elle n'imaginait pas que cela sonnerait le glas de leur histoire. Elle y avait tellement cru. Avait-elle bien fait de revenir sur les lieux? Elle souhaitait comprendre les causes de ce fiasco, affronter le souvenir encore frais, le respirer de près, se guérir peut-être. En même temps, cela lui faisait peur.

Voilà qu'elle y était, sonnée et déphasée, seule face à la lagune et à son café. Elle se sentait l'héroïne d'un mauvais roman de gare.

Machinalement, elle regarda sa montre. À cette heure-ci, elle aurait dû être au bureau avec Tristan, son assistant, à traiter les demandes particulières ou à imaginer, déjà, l'ambiance de sa prochaine collection. Mais là, pas de visite organisée; pas de réservation au restaurant ou de planning serré à respecter pour en voir le plus possible avant de repartir. Juste elle, Venise, et ce souvenir douloureux. Il fallait « lâcher prise », comme lui avait conseillé Tristan. Du moins essayer, pour une fois.

Installée dans cette salle qui donnait sur le canal, proche de la baie vitrée, elle somnolait, ignorant encore où ses pas la porteraient. Un peu effrayée, peut-être, à l'idée de se retrouver seule avec ses pensées. À l'extérieur, les chaises métalliques étaient entassées sur le pavé mouillé de la terrasse. Les tables bleues s'empilaient au bord du quai. L'eau était haute et trouble.

— *La Signora ha bisogno di qualcosa?*

Le serveur la sortit de sa rêverie. La langue italienne lui était familière : c'était la langue de son père, elle avait bercé son enfance, puis Lucie l'avait étudiée dans sa jeunesse. Elle appréciait de pouvoir la comprendre, la pratiquer de nouveau. Cela ferait partie du dépaysement. C'était aussi un retour aux sources, même si elle n'avait jamais vécu en Italie.

Elle commanda un second expresso. Il fallait qu'elle se réveille, qu'elle se secoue. À côté d'elle, deux Anglaises très maquillées prenaient leur petit déjeuner avec flegme. Elles n'étaient pas du même âge et pourtant se ressemblaient. Seul s'élevait le bruit des couverts. Les femmes observaient en silence les allées et venues du serveur, un guide touristique posé sur leur table, la même table où Lucie et Laurent avaient pris leur petit déjeuner « en amoureux ».

Qui serait ici dans six mois ? Cette pensée lui fit mal autant qu'elle la rassura. Impermanence... Les saisons avaient filé, l'histoire des êtres aussi, chacun suivant son chemin dérisoire, entraînant dans son sillage une foule d'événements et de destins minuscules. Depuis qu'elle s'était séparée de Laurent, l'agitation n'avait pas cessé autour d'elle. Lucie s'était attelée à accomplir mécaniquement les tâches de son quotidien désormais désenchanté et à en remplir chaque seconde, n'y trouvant que du vide.

Amer, le goût de ce second expresso que Lucie porta à ses lèvres. Elle aimait le frisson qu'il provoquait et la noirceur du nectar au fond de la tasse blanche. La lumière était sans âge, et Lucie aurait été incapable de situer ce moment. Elle résista à la tentation de regarder l'heure de nouveau, fidèle à sa promesse de se laisser aller. Elle se sentait l'âme clandestine.

Son regard suivit les passants qui remontaient le quai sur les pavés brillants, égayés par les parapluies de couleur. Décidément tout était beau à Venise, même la tristesse. C'était la première fois qu'elle remarquait l'élégance des réverbères, ponctuation

verticale qui longeait l'eau. Une femme à la silhouette élancée passa devant elle, tenant par la main une toute petite fille avec une capuche noire. Elles s'abritaient sous un parapluie à pois jaunes. L'enfant tourna la tête et Lucie croisa son regard, vif et profond. Graine de femme. La petite continua à marcher en se retournant pour maintenir ce contact visuel. Qu'avait-elle à lui dire, à prendre dans son regard ? Perturbée par cette insistance, Lucie replongea les yeux au fond de sa tasse.

Une ou deux gorgées, et ce serait fini. Elle devrait se lever, affronter ce vide.

Enfin, elle remercia le serveur et sortit sans savoir où aller. La bruine lui rappelait curieusement la Bretagne. Crachin vénitien. Vers la droite, l'embarcadère semblait détrempé sous la pluie. L'eau était agitée. Le long des jetées, de légers clapotis dansaient. Contre le ponton déserté, un vaporetto s'arrêta. Une femme en descendit, frêle silhouette courbée qui ressemblait à une fourmi. Le bateau resta à quai quelques instants avant de repartir. C'était un entre-deux. Un moment d'attente qui suivait ou en précédait un autre, comme un battement de cœur.

Lucie sentit ses poumons se gonfler et réagir à la fraîcheur. Inspirer. Expirer. Elle répéta ce geste à plusieurs reprises. Sa tête commençait à tourner. La faute aussi aux expressos serrés, dont le goût amer lui restait en bouche. En fermant les yeux, elle entendit le bruit du vaporetto qui filait dans cette brume d'eau. Tout s'enfuit.

Combien de temps faut-il pour oublier un homme ?

Elle s'assit sur un banc. Le bois était mouillé et glissant. Un passant promenait son chien, un dalmatien fougueux. Il portait un vêtement de pluie noir bien coupé. Elle était sensible à la forme et à la qualité des matières. Déformation professionnelle. Son regard rencontra celui de l'homme. Elle y lut une agitation lointaine, peut-être un désir fugace. Était-elle une jolie femme ? On le lui disait souvent. Sa récente rupture avait fait vaciller, une fois de plus, sa confiance en sa féminité.

Elle caressa le bois lisse, meurtri par une écorchure, puis retira sa main. Elle se leva, se mit à marcher un peu au hasard, là où la pluie la porterait.

À cet instant, un seul mot la guidait : « soupirs ». Il lui renvoyait son écho silencieux et profond. Elle avançait d'un pas lent, l'esprit ailleurs, du vague à l'âme.

Pont des Soupirs.

C'est là qu'ils étaient allés, juste après leur arrivée à Venise, main dans la main, comme un couple amoureux.

Que trouverait-elle, cette fois, au bout du chemin ?

2

Pont des Soupirs

*«À quoi sert de voyager
si tu t'emmènes avec toi?»*

SÉNÈQUE

Ses pas résonnaient sur le pavé.

Lucie se rappelait avoir parcouru ces ruelles avec Laurent, accrochée à son bras. Elle avait tellement envie de lui faire partager la beauté qui la touchait et, souhaitait-elle, les rapprocherait encore plus. Mais elle se souvenait de son détachement. C'est elle qui avait choisi Venise; elle s'en était voulue.

Peut-être était-ce trop banal pour lui, qui la connaissait déjà?

Elle aurait aimé le sentir proche d'elle, qu'il lui parle avec tendresse dans l'atmosphère enchanteresse de cette ville, en particulier sur ce pont qui appelait à la confiance. Il ne l'avait pas fait et, au fil des balades, ses espoirs de complicité s'étaient noyés dans les eaux de Venise. Elle s'était sentie de plus en plus seule dans cette atmosphère romantique, minée par les silences froids de Laurent.

Soupir.

— Vous avez laissé tomber quelque chose.

Elle sursauta. La voix s'était exprimée en français avec un charmant accent italien. Elle se retourna vers l'homme qui l'avait rattrapée. Il désignait un objet dans son poing serré. Sa première impression fut qu'il était très brun. Ses cheveux, sa peau, ses sourcils, le velours de ses yeux. Un Italien, un vrai.

— Oui ? demanda-t-elle en regardant le poing fermé.

L'homme ne desserra pas les doigts tout de suite. Il soutint son regard ; elle eut le temps de noter le contraste entre le blanc très pur de ses yeux et ses iris sombres. Son silence l'agaçait ; elle reprit un peu sèchement :

— Je ne vois pas ce que j'ai pu perdre.

Sans la lâcher du regard, l'homme ouvrit doucement son poing. Il était vide.

— Si, je crois que vous avez perdu quelque chose.

Il s'en tint là et sourit. C'était bien connu : les Italiens étaient de grands baratineurs. Pas d'humeur à se laisser séduire, elle allait passer son chemin quand quelque chose la retint. Peut-être un éclat de tristesse dans les yeux de l'inconnu ? Peut-être la façon dont il posa la main sur la rambarde du pont, avec beaucoup de délicatesse, comme s'il voulait juste se fondre dans le paysage ? Un soupir parmi les autres.

— Vous savez, cet endroit, c'était la dernière vision de la liberté pour les prisonniers enfermés au palais des Doges, dit-il d'un air songeur.

Non, elle n'en savait rien, et ces prisonniers d'un autre temps étaient loin de ses préoccupations du moment.

Devant son silence, l'homme poursuivit :

— Et aujourd'hui, les gens le parcourent avec le sourire. Enfin, la plupart...

— C'est vrai, c'est paradoxal, consentit-elle.

— Autre temps, autre point de vue... Ça vous intéresserait de connaître un peu mieux l'histoire de Venise? Je vous invite à boire un ristretto, si vous voulez.

Il n'y avait rien d'autre à faire, et elle aimait les expressos.

Pendant qu'elle marchait à ses côtés vers la place San Marco, elle prit conscience de l'étrangeté de cette situation. Elle devait vraiment être à la dérive pour suivre cet *Angelo* – c'était ainsi qu'il s'était présenté lorsqu'elle avait accepté son invitation.

Ils arrivèrent sur la place, devant le café Florian.

Douloureux flash-back: elle se revit avec Laurent au printemps précédent dans ce temple vénitien en train de déguster un chocolat voluptueux.

Une sensation de tristesse s'empara d'elle, la mit au bord du vide. Elle s'arrêta net. L'espace d'une seconde, elle ne sentit plus RIEN, désintégrée, au milieu de cette place mythique où affluaient les pigeons les plus célèbres du monde.

Elle aurait aimé être un de ces oiseaux plutôt que cette femme étrangère, y compris pour elle. Mais, déjà, Angelo la tirait délicatement par la manche pour la ramener au présent.

— Vous ne croyez quand même pas que je vous emmène au café Florian! s'exclama-t-il avec un air malicieux, qui détonnait dans son visage inquiet.

Les pigeons s'envolèrent. Soulagée de ne pas être seule pour affronter ce souvenir douloureux, se raccrochant à la présence de cet inconnu providentiellement placé sur son chemin, elle sentit en elle une imperceptible détente.

— Ah, vous l'avez enfin retrouvé!

Angelo la regardait dans les yeux tout en pointant le doigt vers son visage.

Oui, elle l'avait retrouvée, cette grimace positive qu'on appelle sourire...

3

Café de la Laguna

*«La lune se dégagea aussi des vapeurs
qui la couvraient [...]»*

GEORGE SAND

Angelo poussa la porte d'une minuscule trattoria à la devanture discrète; Lucie n'était pas mécontente de s'abriter. L'endroit était désert, à part le serveur qui salua Angelo, et ressemblait à l'intérieur d'un bateau : les boiserie recouvraient les murs, les lumières tamisées diffusaient une douce lumière jaune. Ils allèrent à une toute petite table en formica vert.

— Vous prendrez un café aussi ? demanda Angelo en enlevant son imperméable noir.

Lucie s'assit sur la chaise qu'il lui présentait.

— J'en ai déjà bu deux ce matin. Mais pourquoi pas ? Ils sont si bons.

Angelo passa commande. Ils se retrouvaient face à face dans cette salle minuscule à l'abri de la pluie.

— C'est différent du Florian n'est-ce pas ? lança Angelo, et il poursuivit sans attendre sa réponse : Bien sûr le Florian est une

institution, c'est un des plus vieux cafés de Venise, qui a presque trois siècles. Mais nous, les Vénitiens, nous y rendons rarement. Il y a trop de touristes. (Il sourit avec douceur.) Enfin, je n'ai rien contre les touristes, bien sûr. Mais ici c'est un peu plus typique. Cela rappelle que nous vivons dans une ville d'eau.

Le serveur déposa les deux cafés. Lucie ne disait rien et se sentait plutôt bien. Le long monologue d'Angelo l'empêchait de penser, et la perspective de ce troisième expresso n'était pas pour lui déplaire. Comme toujours, elle fut étonnée par la concentration du breuvage au fond de la tasse. Une dizaine de millimètres tout au plus ; la contenance d'un dé à coudre.

— Vos cafés ici sont vraiment très serrés, remarqua-t-elle un peu platement.

Elle porta la tasse à ses lèvres.

— Nous mettons peu d'eau, acquiesça Angelo. Le café est précieux, nous ne voulons pas le gâcher. Vous aimez ?

Lucie répondit d'un signe de tête.

Intense, ce troisième expresso qu'elle dégustait en compagnie d'un Italien.

Elle ne put réprimer une légère grimace. Alors qu'elle clignait un peu des yeux pour mieux savourer l'amertume, il continua :

— Vous savez, ce n'est pas un hasard si le café est bon ici. C'est à Venise qu'il a été bu pour la première fois en Europe. On retrouve des écrits sur le sujet qui datent de la fin du xvi^e siècle. D'un certain Morosini.

Lucie l'écoutait attentivement, surprise par la passion qui animait Angelo. On sentait qu'il avait plaisir à partager ses connaissances, le plus sincèrement possible. Les phrases se déroulaient avec rythme et fluidité, et les pensées tourbillonnantes du Vénitien la projetaient dans d'autres univers, d'autres époques, la détournant de ses préoccupations moroses. Petit à

petit, une certaine langueur l'incitait à se détendre. C'était une sensation assez nouvelle, plutôt agréable.

— Il a été importé d'Orient, poursuivait Angelo. Au début il servait de médicament, une plante médicinale si vous voulez.

En esquissant un sourire, nouvelle sensation, elle l'interrompit :

— Vous êtes pharmacien ? Historien, peut-être ?

— Juste Vénitien, éluda-t-il. Et vous ?

— Je vis à Paris depuis plusieurs années. Mais je n'en sais pas autant que vous sur ma ville !

— Ah, Paris ! Vous avez aussi de belles terrasses et de bons cafés. Pas aussi serrés qu'ici. Nous les appelons des *stretta*, diminutif de *ristretta*. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la caféine du *stretto* est moins nocive que dans les cafés allongés. Le pire, ce sont ces gros cafés américains de chez Starbucks. Un poison.

— Alors, vous êtes altermondialiste, ou médecin ?

Angelo reposa sa tasse en silence ; il dégustait son ristretto doucement, par petites gorgées. Apparemment, cet homme aimait prendre son temps. Habituellement cela l'aurait agacée, elle aurait probablement mis fin à cette conversation avec l'impression d'avoir perdu sa journée. Mais pas cette fois-ci. Angelo l'intriguait, lui qui savait tellement de choses et parlait si tranquillement. Était-ce un hasard si elle l'avait rencontré justement le jour où elle cherchait à lâcher prise ?

— Vous parlez vraiment très bien français... remarqua-t-elle tout haut, pour réorienter la conversation sur lui.

Angelo sourit de nouveau.

— J'ai eu le bonheur de l'étudier enfant. Aujourd'hui, j'ai encore la chance de le pratiquer dans le cadre de mon travail, quand je suis sur des chantiers. Car je ne suis ni médecin, ni historien

ou altermondialiste – enfin, ça, je le suis un peu, corrigea-t-il avec une pointe de malice dans les yeux.

Il laissa planer sa phrase un moment, puis avoua :

— Je suis architecte.

— Intéressant...

Elle but une gorgée de café.

— Moi aussi, je crée, mais dans l'éphémère. Je suis styliste de mode.

— Ça ne m'étonne pas.

— Vraiment ? demanda-t-elle.

Était-ce une tactique de séduction ou juste une observation sincère ?

— Une façon de porter votre sac et d'assortir les couleurs... Parlez-moi de vos dernières créations, qu'est-ce qui les caractérise ?

Lucie se sentit un peu prise de court. Difficile de qualifier ses œuvres, d'en parler simplement.

En général, quand elle avait ce genre d'échanges avec des professionnels de la mode, elle se réfugiait dans un langage commun, un jargon rassurant, s'abritant derrière les dernières tendances.

— J'aime qu'il y ait une structure claire. Dans les drapés, les tracés, les matières, que les contours soient bien définis, jusque dans le moindre détail. Que ça donne de la force et une direction à la silhouette, des looks maîtrisés, sans trop de concession. J'utilise pas mal le graphisme et le mélange du noir et blanc. Je ne sais pas si ça vous dit quelque chose...

Après le récit très précis et documenté d'Angelo sur l'histoire du café, elle craignait que ses explications sur sa vision de